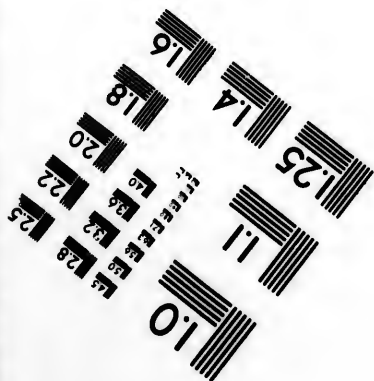
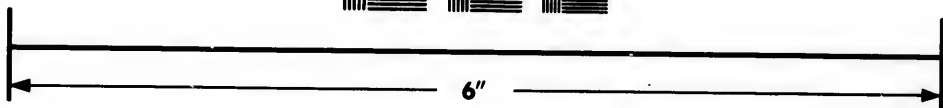
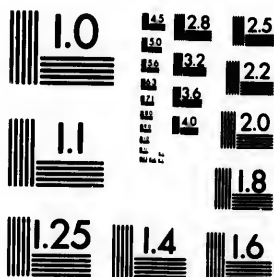


**IMAGE EVALUATION
TEST TARGET (MT-3)**



**Photographic
Sciences
Corporation**

23 WEST MAIN STREET
WEBSTER, N.Y. 14580
(716) 872-4503

2.8
2.5
2.2
2.0
1.8

**CIHM/ICMH
Microfiche
Series.**

**CIHM/ICMH
Collection de
microfiches.**



Canadian Institute for Historical Microreproductions / Institut canadien de microreproductions historiques

10

© 1983

The copy filmed here has been reproduced thanks to the generosity of:

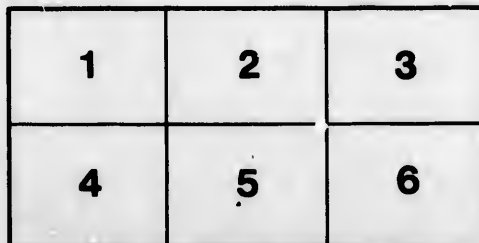
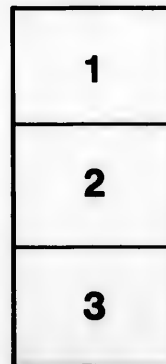
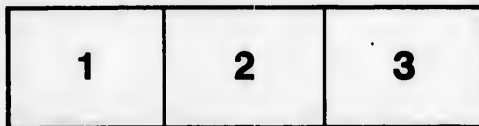
Library of the Public
Archives of Canada

The images appearing here are the best quality possible considering the condition and legibility of the original copy and in keeping with the filming contract specifications.

Original copies in printed paper covers are filmed beginning with the front cover and ending on the last page with a printed or illustrated impression, or the back cover when appropriate. All other original copies are filmed beginning on the first page with a printed or illustrated impression, and ending on the last page with a printed or illustrated impression.

The last recorded frame on each microfiche shall contain the symbol \rightarrow (meaning "CONTINUED"), or the symbol ∇ (meaning "END"), whichever applies.

Maps, plates, charts, etc., may be filmed at different reduction ratios. Those too large to be entirely included in one exposure are filmed beginning in the upper left hand corner, left to right and top to bottom, as many frames as required. The following diagrams illustrate the method:



L'exemplaire filmé fut reproduit grâce à la générosité de:

La bibliothèque des Archives
publiques du Canada

Les images suivantes ont été reproduites avec le plus grand soin, compte tenu de la condition et de la netteté de l'exemplaire filmé, et en conformité avec les conditions du contrat de filmage.

Les exemplaires originaux dont la couverture en papier est imprimée sont filmés en commençant par le premier plat et en terminant soit par la dernière page qui comporte une empreinte d'impression ou d'illustration, soit par le second plat, selon le cas. Tous les autres exemplaires originaux sont filmés en commençant par la première page qui comporte une empreinte d'impression ou d'illustration et en terminant par la dernière page qui comporte une telle empreinte.

Un des symboles suivants apparaîtra sur la dernière image de chaque microfiche, selon le cas: le symbole \rightarrow signifie "A SUIVRE", le symbole ∇ signifie "FIN".

Les cartes, planches, tableaux, etc., peuvent être filmés à des taux de réduction différents. Lorsque le document est trop grand pour être reproduit en un seul cliché, il est filmé à partir de l'angle supérieur gauche, de gauche à droite, et de haut en bas, en prenant le nombre d'images nécessaire. Les diagrammes suivants illustrent la méthode.

tails
du
odifier
une
image

rrata
o

pelure,
à

H

A

E

RELATION

DES

Affaires du Canada,

EN 1696,

Et des Missions des Pères de la
Compagnie de Jésus
jusqu'en 1702.



NOUVELLE-YORK:

De la presse Cramoisy de JEAN-MARIE SHEA.

MDCCCLXV.



Les A

De L

De la

Lettr

Lettr

Lettr

Lettr

Relat



Les Affaires du Canada en 1696,	7
De La Mission Iroquoise du Sault St. Francois Xavier en 1696,	13
De la Mission Illinoisé en 1696 par le P. Gravier, .	21
Lettre du P. Jacques Gravier á Monseigneur de Laval, le 17 Septembre, 1697,	23
Lettre de M. de Montigni au Rev. P. Bruyas en 1699,	29
Lettre du P. Gabriel Marest,	31
Lettre du P. L. Chaigneau au Rev. P. de Lamber- ville en 1702,	35
Relation du Destroit,	37



J

de

a j

M.

et

les

La

La

du

16

me

17



AVANT PROPOS.

JE dois les manuscrits qu'on trouve ici imprimés à l'obligeance de l'Hon. Henry C. Murphy. Il a fait copier à Paris les lettres de M. de Montigni et des Père Marest et Chaigneau des originaux, et les autres sur d'anciennes copies. La lettre du père Gravier à Mgr Laval vient des archives de Québec.

On avoit mis en tête de la lettre du père Marest la date de 26 8^{bre}, 1689, qui est inexaët. Les evenements annoncés n'ont eu lieu qu'en 1700.

JEAN-MARIE SHEA.

L

A

de

tan

Ch

22

Fr



LES

AFFAIRES DE CANADA,

LES ET

LES MISSIONS DES PÈRES

DE LA

Compagnie de Jésus.

EN 1696.

La Guerre contre les Iroquois.

AUX approches de nre petite armée composée d'habitans du païs et des troupes du roi, et de 500 sauvages tant Hurons qu'Abenaquis et Iroquois Chretiens et amis, le tout fessant environ 2200 hommes commandez par le Comte Frontenac, Gouverneur, les Iroquois

B

d'Onnontagué se sont retirez après avoir eu même brulé leur bourg qui étoit fortifié, et où des Goiogdens et des Sonnotdons avoient resolu de se battre contre les françois, mais un sauvage Ironuois qu'on avoit fait prisonnier, s'est il y a trois mois, les ayant avertis que nos troupes estoient de 6000 hommes et qu'une partie venoit à Onnontagué, une autre á Goiogden, et une autre à Sonnotouan, les derniers et les Goiogdens quitterent les Onnontagués pour aller, disoient ils, defendre leurs pais. C'est ce qui obligea les Onnontagués qui ne se croyoient seuls capables de resister aux françois d'abandonner leur fort, pour se refugier á 25 lieues de la vers le midi, où ils avoient construit un autre bourg, et où ils avoient des champs de bled d'inde. Ils y transportèrent leurs meilleurs effets, et abandonnerent ainsi leurs compagnes du 1^{er} fort, chargés de bled d'inde à la discretion des françois.

De là sans les y aller trouver en leur

nou
qu'
des
pre
les
700
pou
lieu
jour
qui
ave
fran
ven
le l
ave
sen
allo
Mc
det
atte
me
les
on

nouveau poste, ni les poursuivre à cause qu'il y avoit trop loin, et que les fouliers des soldats estoient usés, outre qu'on estoit pressé de revenir en Canada pour y faire les recoltes, on fit un détachement de 700 hommes, y compris 300 sauvages pour aller à Onneiôt, éloigné de 12 ou 15 lieues d'Onnontagué. On y fut en un jour. La fameuse Chretienne d'Onneiout qui a fait donner la vie au p. Millet, alla avec quelques Onneiôts au devant des françois et leur proposa la paix et de venir avec 80 Onneiôts qui estoient dans le bourg demeurer a près de Montreal avec les Iroquois Chrétiens. On y consentit, mais tandis que cette Chretienne alloit avertir ses gens de venir trouver Mon^r de Vaudreuil, qui commandoit le détachement nos gens la suivirent sans attendre reponse et entrèrent tumultuairement dans Onneiôt, ce qui fit fuir les Onneiôts. On brula leur village et on a coupé leurs bled-d'inde comme à

Onnontagué. 30 de les Onnei8ts vinrent ensuite se rendre aux Iroquois Chrétiens et aux François. On delibera d'aller aux Oioguens. Monsieur le Gouverneur et Monsieur de Calliere en estoient d'avis mais on prit le part de revenir au lieu de pouffer jusqu'à Oioguen, ce qui auroit bien avancé le paix.

Voila tout le mal qu'on a fait aux Iroquois en cette expedition, qui a couté plus de 30 mille écus au Roy. On prit seulement un vieillard de 80 ans presqu'aveugle et une vieille boiteuse aux environs d'Onnontagué, où ils s'etoient cachés. L'un et l'autre furent donnés aux Iroquois Chrétiens, qui les avoient amenés au camp, ils se trouvèrent parens. On donna la vie à la boiteuse. Comme l'on deliberoit ce qu'on feroit du vieillard, que les françois vouloient faire mourir, les Iroquois Chrétiens demanderent qu'on l'affomast, ou qu'on le tuast à coups de couteau plutôt que de le bruler, mais les françois voulurent absolu-

ment qu'il fut brulé à petit feu, ce qu'ils executerent eux memes á la vue de ses parens qui estoient d'nre parti. Je l'avois baptisé lors que j'étois á Onnontagué, le jour de St Thomas, dont on lui avoit donné le nom. Il nous aimoit beaucoup et avoit donné bien des fois á manger au Jesuite qui le confessa et l'assista á la mort, l'encourageant á souffrir courageusement et chretiennement les tourmens du feu qu'on lui alloit faire endurer. Il pria Dieu assez longtems après qu'on commença de le brûler, ce qui etant venu á la connoissance du Gouverneur, il eut pitie de lui et lui eut fait donner la vie s'il n'eut pas esté déjà tout brulé, ce qui fit quelque'un des assistans touché de compassion lui cassa la teste. Cependant les Iroquois d'Agnié on inférieurs nous ont tué, ou pris prisonniers entre les Trois Rivières et le lac St Pierre sur la rive du fleuve 20 ou 30 personnes, et ont brulé leurs maisons et leurs granges, et tué leurs bestiaux.

Les Onnontagués tuèrent à l'arriere garde de notre armée un Iroquois Chretien et 2 Abenaquis qui festoient écartés et— François se font noyés en descendant les rapides du fleuve.



L
E
to
da
le
O
or
ba
ce
m
D
Fr
na



De la Mission du Sault Saint François Xavier en 1696.

Ex literis P. Jac de Lamberville.

QUATRE de nos pères a peine suffisent-ils à cette mission ou ils sont bien employés. C'est une Eglise toute faite formée, ou l'on fait tout comme dans les Eglises paroissiales et plus, car tous les jours les neophytes assistent a la messe. On y fait les prières du matin et du soir, on y chante a la messe, on y confere le baptesme et les autres sacrem^{ts} avec les ceremonies de l'Eglise, on garde les dimanches et les festes, et tout y bien réglé. Depuis quelquetems le voisinage des François nuit notablement a cette Eglise naissante, à cause de l'eau de vie qu'ils

vendent aux catechumens et aux nouveaux Chrétiens : pour un méchant lucre on désole cette nouvelle vigne du Seign^{nr}. Dupuis un an on y a batisé quantité d'adultes depuis un an qui étoient venus du païs de nos ennemis se rendre volontairement ici avec leurs parens. Quelques uns pris en guerre par ces Iroquois Chrétiens qui les ont amenés ici leur ont procuré le bonheur de devenir enfans de l'Eglise et amis des Français à qui ils ont donné de véritables preuves de la sincérité de leur foi. Dieu continue d'honorer une bonne fille, Iroquoise de nation, (Catharine Tagakdita) décedée et enterrée en cette mission. Le ciel accorde quantité de graces à ceux qui implorent son assistance. Les Ecclesiastiques et les laïques y viennent en pèlerinage remercier Dieu des faveurs qu'ils ont reçues par son intercession ; pour marquer à Dieu sa reconnoissance on envoie des presents à l'Eglise où repose son corps. Les paroisses entieres y viennent en procession

cession solennellement au jour annuel de son decés pour rendre graces des divers effets de sa protection, pour guerir les malades que les remedes ordinaires ne foulagent point. On avale dans de l'eau ou dans un boüillon un peu de la pouffière de son tombeau. Mr. de Champigny, Intendant en Canada, avoit perdu la voix pendant un an, au bout duquel Madame l'Intendante ayant fait dire une neuvaine il recouvra très parfaitement la voix. Il a fait faire plusieurs petits tableaux de cette bonne sauvage qu'il distribüe, et qu'on garde par estime qu'on a de la sainteté de cette Vierge Iroquoise, qui a conservé son innocence parmi tous les libertinages de l'impureté. Pendant 3 ans qu'elle a été en cette mission, elle s'y a fait de si grands progres en la vertu, qu'elle a merité que Dieu la glorifiast par quantité de guérisons miraculeuses obtenües de Dieu par son moyen.

Mr. Du luth capitaine dans la marine raporte lui mesme que depuis plusieurs années etant fort tourmenté de la goutte, et ne trouvant point de soulagement a son mal, il fit dire une neuvaine en l'honneur de cette bonne Chretienne dont les prieres l'ont entierement gueri de sa goutte le 9^e jour.

Mr. de la Colombiere, prestre mis^{re} en Canada, tres vertueux Ecclesiastiq. a publié partout que par les merites de Catharine Tegaköita, (ce fut son nom) il a été tiré dans une grande maladie, des portes de la mort. L'un et l'autre ont été en pèlerinage offrir des graces avec des presents a leur liberatrice.

De la Mission du Saut, 1696.

Le mesme père continue sa lettre ainsi :
Vous ferez bien aise d'apprendre aussi ce qui est arrivé à une Chrétienne Iroquoise de notre mission du Saut, nommée Mar-

St. Francois Xavier en 1696. 17

guérite, qui a été prise et brulée au pais des Iroquois, ou elle été emmenée avec son petit enfant d'un an. D'abord on lui coupa plusieurs doigts et on lui fit des incisions par tout le corps sans jamais se plaindre, celui qui étoit present a ce spectacle raconte qu'ayant esté ensuite toute couverte de sang conduite á la Cabane ou l'on devoit exercer sur son corps de nouveaux tourments, elle y trouva une femme françoise a qui les Iroquois avoient donné la vie, qui s'étant aproché de cette captive l'exhorta de souffrir patiemment les maux qu'on lui fesoit endurer et de les offrir a Dieu : elle repondit qu'elle avoit depuis longtems demandé á Dieu d'etre maltraitée en cette vie pour expier ses pechés et pour estre plus semblable á J. C. Un françois captif survint qui lui donna un peu d'etoffe pour se couvrir, et l'encouragea dans la conjoncture presente de finir ses jours en veritable chretienne et de penser souvent au

ciel tandis qu'on la bruleroit a petit feu, aussitot qu'elle fut au poteau ou l'on l'alloit attacher, elle se mit à genoux et pria Dieu tout haut pour elle et pour ses ennemis, puis s'étant levée elle fut attachée au poteau où pendant qu'on lui appliqoit les fers ardants, elle ne cessoit point de prier et d'invoquer le Ciel, tantôt s'adressant à Dieu, tôt a la Ste Vierge, et tantôt exhortant ses compatriotes Iroquois d'embrasser la foy. Après qu'elle fut brulée par tout le corps, et qu'on lui eut enlevé toute la peau de la teste, on la delia. au lieu de courir ça et la comme il arrive aux captifs qu'on brûle, elle s'agenouilla encore au pied de son poteau ou tandis qu'elle continuoit sa prière, (quelques uns des assistants) ses bourreaux lui donnerent plusieurs coups de et de pierre sur la teste pour lui oter la vie, mais en vain ; ce qui fit dire aux spectateurs par derision qu'on ne pouvoit faire mourir les Chretiens et qu'ils estoient des esprits.

St. Francois Xavier en 1696. 19

L'un d'eux s'étant avancée avec une bayonnette l'en frappa, disant je la ferai bien mourir, mais et lui et les assistans furent bien surpris de la voir rompüe sen avoir pû bleffer, cette pauvre victime recomença tout de nouveau se recommander en cet état à Dieu, dont elle imploroit la misericorde et le pardon de ses pechés avec des paroles qui attendrirent quelques uns des assistans. On lui dechargea ensuite quantité de coups de gros bâtons sur la teste pour l'achever, mais inutilement ce qui leur fit amasser quantité de bois dont ils la couvrirent entierement et lui firent enfin finir son martyre par le feu. Trois jours aprez la mort de la mère son petit enfant fut abandonné par celle a qui on l'avoit donné, pensant qu'elle l'adopterait pour son fils, mais la difficulté qu'elle vit bien qu'elle auroit de l'élever a cause qu'il avoit besoin d'une nourrice la fit resoudre porter auprez d'un feu. Personne n'eut assez de barbarie pour le brûler, mais voy-

ant qu'il appelloit incessamment sa mère lui tendant les bras comme s'il l'eut vüe, et l'eut apellée pour le venir querir, on lui cassa la teste sur l'heure. Les Chretiens que nos missionnaires avoient autrefois instruits en la religion chrétienne dans ce pais ennemi, dirent que cette bonne femme Chretienne qui avoit été brulée avoit obtenu de Dieu la mort de son fils dont l'ame s'envola avec sa mère dans le ciel de peur que s'il eut vescu plus longtemps, il ne fut devenu meschant parmi les infidelles.





De la Mission Illinoise en 1696.
Par le P. GRAVIER.

LE mesme père Jaq. de Lamberville écrit a son frère en ces termes.

Le P. Gravier qui a passé 6 ans chez les Illinois est venu a Kebec pour les affaires de sa mission, il dit qui est ravi de la ferveur de cette Eglise naissante, où il compte plus de 2000 personnes qu'il y a batisé et qui vivent dans la simplicité et dans la pieté des 1^{ers} Chretiens. Il m'en entretenoit tout penetré de Dieu, et ravi des succez que Dieu avoit donné a ses travaux, et son regret est de n'avoir point de missres qui le secourent pour etendre

22 *De la Mission Illinoise.*

le royaume de Jesus Christ dans les nations circonvoisines, et qui parlent la meme langue et qui prient qu'on les vienne instruire.



L

L

m
lu
m
h
u
M
G
m
en

n
p



na-
e la
les

Lettre du P. Jacques Gravier à
Monseigneur de Laval.

MONSEIGNEUR,
Je supplie Vostre Grandeur de
me pardonner la liberté que ie prends, de
luy demander encore sa bénédiction qui
m'attirera celle de Dieu, pour arriver
heureusement à ma chere Mission apres
un si long exil. rien ne me l'a plus adouci,
Monseigr, que la bonté que Vostre
Grandeur a eüe de vouloir bien me té-
moigner dans les visites que i'ay pris la lib-
erté de luy rendre, qu'elle y prenoit part.

Si Monseigneur de Québec a pour
nous les mesmes sentimens comme l'es-
perons tous, nous ferons nos fonctions

D

dans nos Missions Outa8aïses plus paisiblement que nous n'avons fait depuis quelques années, et nous serons à couvert des menaces que nous fait Mons. le Comte de Frontenac de nous chasser de nos Missions comme il a desia fait de celle de l'Ange Gardien des Miamis à Chicag8a, dont Monseigneur de Québec m'a confié le soin, en me confiant le soin des Missions des Illinois, des Miamis et des Scious, et confirmant le pouvoir que Vostre Grandeur avoit donné au P. Marque te et au P. D'Alloüés qui sont les premiers missionnaires de ces nations du Sud.

Si Monsieur le Comte de Frontenac a appris que dans nos missions nous avons fait quelque chose indigne de notre Ministère, il a bien pu s'adresser à Monseigneur l'Evesque ou à son grand vicaire: mais il n'a pu que par violence nous chasser de nostre mission de Chikag8a, et nous esperons que Monseigneur de Québec ne souffrira pas une telle violence si

prejudiciable à son autorité, et que si vostre Grandeur veut bien luy en parler, il retablira et confirmera le P. Pinet dans sa mission pour y continuer ses fonctions qu'il a si heureusement commencé. Au reste, ie ne dois pas attendre que le beau ciboire dont Vostre Grandeur fait présent a la Mission des Illinois, soit fait, pour l'en remercier au nom de ces pauvres sauvages: c'est votre mission, Monseigneur, puis qu'elle est sous la protection de l'Immaculée Conception de Notre Dame, que Vostre Grandeur a choisi pour le jour de son sacre et qu'elle a prise pour patronne de tout son Diocèse: et le Père Marquette ne pouvoit rien faire de plus conforme à l'intention de Vostre Grandeur que de mettre la Mission des Illinois sous le protection de l'Immaculée Conception de Nostre Dame, et quoyque vous ayez toujours esté le père de toutes nos Missions, celle cy, Monseigneur, vous doit estre attachée particulièrement et

parceque c'est la mission de l'Immaculée Conception de la Vierge, et par le beau present que vous luy faites.

Ne doit on pas croire que le Ciboire Vostre Grandeur luy donne est d'un grand prix, puisqu'il faut fondre toute sa vaisselle d'argent pour le faire ? Aussi nous serat-il infiniment précieux, et nous ne pourrons rien avoir dans nos Missions, que nous estimions davantage. Une escuelle qui vous avoit servy si longtems, Monseigneur, car c'est là toute vostre vaisselle d'argent avec une petite tasse, ne doit estre appliquée qu'aux saint autels, et l'on ne doit pas la destiner à d'autres usages ; et à proportion que le nombre des communions augmentera dans cette Mission, le nombre de ceux qui prieront Dieu pour Vostre Grandeur d'avoir logé le Sauveur du monde dans un si beau ciboire augmentera aussy ; et puisqu'elle a bien voulu me promettre un soleil pour exposer le Saint Sacrement a la veneration de ces

pauvres sauvages, nous vous serons redevables, Monseigneur, de tous les actes d'adoration que Jesus Christ recevra au bout du monde parmy les Illinois.

Quelqu' attache que i' aye pour ma mission, j'advoüe que ie ferois encore volontiers le voyage de Outa8acs a Québec pour assister a la messe de la cinquantesme année de vostre sacre, Monseigneur, comme i'ay eu le bonheur d'assister à celle de vostre prestrise et ie ne puis rien dire a tous nos Peres des Outa8acs, de plus consolant, dans les persecutions que nous souffrons que de les assurer que Vostre Grandeur se porte bien, qu'elle nous continüe toujours ses bontez, que nous vivons avec tous les Messieurs de Vostre Seminaire, dans une parfaite union et que vous nous regardez toujours, Monseigneur, comme vos enfans.

28 *Lettre du P. Gravier.*

Je suis dans un profond respect de
Vostre Grandeur,

Monseigneur,

Le très humble et très obeissant

Serviteur et fils en N. S.,

JAC. GRAVIER, S. J.

A Ville Marie,

le 17 Septembre, 1697.





Lettre de M. de Montigni au Rev.
P. Bruyas.

De Chicagø, 23 Avril 1699
Mon révérend Père :

NOUS avons trop d'obligations à vos pères du bon accueil qu'ils ont bien voulu nous faire, pour ne vous en pas témoigner ma reconnaissance, car vos pères de Michilimackinac, de Pimitoui et de Chicagø n'ont rien épargné pour nous bien recevoir. Je vous avoüe que j'ai été bien edifié de leur zèle, mais assurément je ne croyois pas qu'ils puissent resister long tems aux grandes fatigues qu'ils ont, et je croi que vous devriez ou leur dire, de ne pas tant prendre sur eux même, ou au moins leur envoyer

30 *M. de Montigni, etc.*

quelqu'un qui partage avec eux les fatigues de leurs missions. Je parle principalement de celui de Chicagou, et du père Binneteau que nous trouvâmes à Chicagou tout foible d'une maladie assez forte qu'il avoit eu. Je ne doute pas que les Messieurs du seminaire de Quebec ne vous fassent part, si vous le souhaitez du detail de notre voyage, qui a esté, grace à Dieu, assez heureux. L'occasion qui est sur le point de partir, ne me permettant pas ainsi que je l'avois souhaitté de vous l'écrire moi même. Je vous prie d'estre persuadé que je suis très véritablement en Nostre Seigneur

Mon Révérend Père

Votre très humble et
très obeissant serviteur

MONTIGNY.

ptre.

Au révérend

Tres révérend père Bruyas, Jesuite
Supérieur des pères Jesuites de Canada
à Quebec.



Lettre du Rev. P. Gabriel Mareff
de la Compagnie de Jésus au
Rev. Père de Lamberville.

MON Reverend Père :

Je me suis desja donné l'honneur d'écrire à votre Reverence de mon village, au sujet de l'abandonnement du fort des Scioux et de l'arrivée de Mr. Jucherau qui va faire un établissement a Oubache, ou il mene avec lui le P. Mermet.

Comme on dit que Mr. de Ponchartrain a cet etablissement fort a coeur, je rendu a Mr. Jucherau tous les services que j'ai pu, et l'ai accompagné jusques à 30 lieues de mon village pour venir trouver Ronfa

E

dans son lieu d'hivernement, et prendre des mesures pour tacher de faire assembler les Illinois a Oubache, mais il y a bien des obstacles et je croy, qu'on aura bien de la peine d'en venir à bout.

Comme je scai que le P. Gouis a un grand accès aupres de Mr. de Ponchartrain, je viens de lui écrire la dessus afin que par son moyen on puisse faire quelque gratification a nos missions. Taches d'appuyer ma lettre, si vous voyez que ce moyen puisse réussir. Sera-t-il dit que les M^{rs}. du Seminaire, qui travaillent moins que nous, recevront tous les jours et gratifications et pensions pour être dans les missions ou ils ne font rien, et qu'ils abandonnent tout aussitost, comme nous voyons dans le bas du Mississipi ou tous ces M^{rs} ne se mettent pas même en peine d'apprendre les langues sauvages, et tout recemment Mr. Foucault a abandonné la fameuse mission des Acanfas.

Il faudroit aussi tacher de nous faire

Lettre du Rev. P. Marest. 33

scavoir au juste les desseins de Mr. de Ponchartrain, ce que l'on demande et attend de nos sauvages aussi bien que la gratification que la cour voudra leur faire. Je crois que vous entendez ce que je veux dire.

Mr. Jucherau se ruine en promesse, mais il pense efficacement à ses interets. Le Père qui est avec lui n'est pas tout content, il n'est ni missionnaire, n'ayant point de sauvages, ni aumonier n'ayant point de retribution. Il n'a pas même une personne pour lui aider dans ses besoins. Je suis pressé : ce cher père vous écrira la reste.

Je suis dans l'union des ss. sacrifices.

Mon Reverend Père
de V. R.

Le très humble et très

Obeissant serviteur,

GABRIEL MAREST, S. J.

A mon Reverend Père
Le Père de Lamberville de la
Comp. de Jesus
au College de Louis le Grand
à Paris.



Lettre du Rev. P. L. Chaigneau
au Rev. Père de Lamberville
sur le rétablissement des Missions
Iroquoises en 1702.

A la Pointe aux Trembles,
Le 11 8^{bre}, 1702.

MON très Reverend Père.
Vous apprenez enfin cette année pour notre grande consolation que Dieu a exaucé nos désirs nous accordant le rétablissement de nos Missions aux Iroquois, le R. P. de Lamberville, et sa s^{te} compagnie se sont signalés, ils ont été bien reçus. Mr. de Maricour les a accompagnés et vous saurez le detail de tout

ce voyage par les autres lettres que vous recevrez, beaucoup mieux que je ne saurai vous le décrire, J'ai remis entre les mains de votre très cher et s^t frère le dépôt que vous m'aviez confié, en votre absence il est allé tenir votre place, et se fert de ce que vous aviez ici selon vos intentions.

Je ne vous repette point les nouvelles que vous apprenez dans toutes les lettres de ce pays. Je m'unis a vos ftes prières et fs. sacrifices, et suis avec toute la sincérité de mon cœur et tout le respect possible

Mon très révérend Père

Votre très humble et
très obeissant serviteur

L. CHAIGNEAU, S. J.

Au très Révérend
Le très Révérend Père de Lamberville,
de la Compagnie de Jésus,
A Paris.



Relation du Destroit, extraite
d'une Lettre écrite à Monsieur
de Pontchartrain.

POUR vous donner une idée, Monsieur, de ce que c'est que le Destroit, au cas que vous ne l'ayez pas ; vous scavez que c'est une riviere, qui a vingt cinq lieües de long, dans la quelle se decharge le lac Huron pour se jetter dans le Lac Erie ; il s'en rencontre un autre dans cette riviere, qu'on nomme le lac Ste Claire, qui est auprès de six lieües de ce dernier, le quel a dix lieues de traverse, et environ quinze de large, fort poissonneux aussi bien que la riviere qui est par le quarante et un degre, et qui

court depuis son embouchure jusqu'au lac Erie du Nord Nordest au Sud Sudou-est, la terre au Nord s'estend du côté des Miamis ou il y a une riviere par laquelle on s'y rend en six jours, d'où l'on peut aisément aller jusqu'au Missisipi; celle du sud jusqu' à Toronto, qui est une terre ferme dans le fond du Lac Hurons qui aboutit dans celui d'Ontario. Le Destroit est esloigné de cent lieües de Missilimakinac, et de cent autres au bas à Niagara, lequel est distant de Montreal cent cinquante; et si l'on fait un establissement de ce poste, il a été resolu qu'on construeroit des barques à Katarakoui pour y transporter les choses necessaires jusqu' a Niagara où l'on fera un fort pour y maintenir des charois qui en feront les portages, lesquelles seront reçues par d'autres barques qui en feront le transport jusqu' ici, d'où on pourra les envoyer aux Miamis à Chikager, et a la baye, pour faire le commerce avec les Nations qui

y font en nombre. Notre fort est d'un Arpent en quarré sans les Bastions, scitué fort avantageusement sur une eminence, separé de la riviere par une pente douce d'environ quarante pas, qui forme un glacis fort agréable. On a observé de le mettre dans le plus étroit de la riviere qui est d'une portée de fusil, ayant partout ailleurs un bon demi quart de lieue : et si on habite le poste, le terrain y est très beau pour y bâtir dans les suites une grande ville. Les différentes choses qui se rencontrent en ce pays la rendent tout à fait agréable : le climat y est aussi temperé qu'en Touraine ; et l'hiver (au dire des Sauvages) ne dure au plus que six semaines. C'est un charme de voir cette riviere bordée d'un nombre infini de pommiers, de quantité de pruniers de plusieurs espèces, de chataigniers, de noyers, et de noisiliers de France ; et d'y rencontrer la vigne qui en fait un des plus beaux ornements, dont les raisins sont passable-

ment gros et bons. Par intervalle on trouve de fort grandes prairies seiches et mouillées, remplies d'herbe qui a plus de trois pied de haut, elles ne sont interrompues que par des arbres fruitiers, ou des bois francs, d'une excessive hauteur de plusieurs espèces, comme noyer tendre et dur, cheſne rouge, et blanc, lierre, bois blanc, orme, fresne, et cottonières, cette diversité continue dans la profondeur des terres, qu'on a eu la precaution de faire sonder, laquelle se trouve si bonne qu'elle fait esperer que sa fecundité ne refusera pas à la main d'un soigneux laboureur ce que la nature d'elle même a produit si abondamment.

C'est dans ces bois et ces vastes prairies, où se nourrit un nombre immense de bœufs, vaches, cerfs, biches, chevreuils, ours, et dindes, qui nous ont été d'un très grand secours pour faire subsister nos soldats et voyageurs occupez au travail, à qui les vivres auroient manqué des en

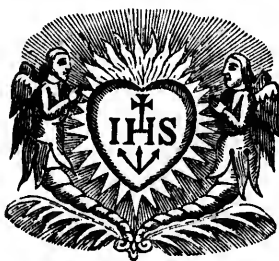
arrivant. Quatre ou cinq chasseurs ont suffi jusqu' à cette heure pour les en entretenir, malgré les grandes chaleurs qui ont fait perdre une partie de leur chair ; ce qui doit faire juger de la quantité de bestes, qui se rencontrent dans ce continent, il se rencontre dans les prairies, le lac Ste Claire, et la rivière où il y a plusieurs isles, une grande quantité de gibier, qui consiste en faisans, cailles, ralles, perdrix rouges, grues, cignes, outardes, canards de plusieurs espèces, farcelles et courlis.

Si l'on continue cet etablissement, ce sera le moyen d'empescher l'Anglois de venir s'en emparer, pour nous enlever le commerce des nations d'en haut ; de brider les Iroquois et de contenir nos alliés dans leur devoir, lesquels il sera bien plus aisé de franciser et de leur annoncer l'Evangile par la proximité des françois et du nombre des missionnaires qu'il y aura.

Voila, Monsieur, tout ce que je puis

42 *Relation du Destroit.*

vous mander jusqu' a present de la bonté
de ce pays; si par la sulte on fait quelqu'
autre decouverte je vous en ferai part.





nté
qu'

Lettre du P. Gabriel Marest, de
la Compagnie de Jésus à un
Père de la même Compagnie.

Du Pays des Illinois en
la Nouvelle-France
le 29 Avril 1699



ON Révérend Père

Pax Christi

Il y a près d'un an que je
suis dans cette mission; le
pays y est fort différent de celui du côté
de Quebec. Le climat y est chaud, les
terres fertiles, le peuple d'un esprit facile
et doux. Voicy en quel estat y est la
religion : parmi les hommes il y en a peu
qui embrassent le christianisme; surtout

G

les jeunes gens, qui vivent dans de monstrueux désordres, qui les éloignent entièrement de la vertu et qui les rendent incapables d'écouter leurs missionnaires. Priez Dieu, mon Révérend Père, qu'il jette les yeux de sa miséricorde sur eux et qu'il les tire d'un état si déplorable. Au contraire, les femmes et les filles se trouvent entièrement disposées à recevoir le baptême, pleines de constance et de fermeté quand elles l'ont une fois reçu ; ferventes à la prière, ne demandant qu'à estre instruites, fréquentant souvent les sacrements, enfin capables de la plus hute sainteté. Le nombre de celles qui embrassent notre sainte religion augmente de jour en jour d'une manière considérable, jusques à ce que, depuis peu, nous avons esté obligés de faire une nouvelle église, la première se trouvant trop petite ; et à voir comme celle cy se remplit tous les jours, je crois qu'il nous en faudra faire une troisième. Gloire en soit à Dieu,

qui veut bien répandre icy ses graces avec tant de profusion.

Comme le village est grand, y ayant près d'une demie lieue de long, nos fervents chrestiens ont dressé depuis peu une chapelle aux deux bouts pour la commodité de l'instruction ; ils s'y assemblent, et je vais leur y faire regulièrement le catéchisme.

Les enfants nous donnent des très belles espérances pour l'avenir, on ne fauroit croire l'ardeur qu'ils ont pour se faire instruire ; quand ils sont de retour dans la cabane, ils disent à leurs pères souvent encore infidèles, ce qu'ils ont appris ; surtout ils savent se moquer des ridicules cérémonies de nos jongleurs, et nous voyons que, par là, la jonglerie s'esteint peu à peu.

Il y a pres de dix ans que le P. Gravier jetta les fondemens de cette nouvelle chrestienté, qui'l a cultivé avec des soins et des peines incroyables. Le R. P. Bin-

neteau a succédé à ses fatigues et à ses fruits. Enfin, on peut dire que c'est icy une de nos plus belles missions : en verité, on ne conçoit pas en France, le bien qu'on peut faire parmi ces nombreuses nations ; il faut avouer aussi qu'on y a de l'occupation pour l'ordinaire audeffus de ses forces, et il faut que Dieu nous soutienne d'en haut pour ne pas succomber au travail. Voicy un plan de notre vie.

Tous les jours, avant le soleil levé, nous disons la messe pour la commodité de nos chrestiens, qui s'en vont de là à leur travail. Les sauvages y chantent des prières, ou en récitent ensemble ; au sortir de la messe, nous allons dans divers quartiers faire le catéchisme aux enfants ; ensuite il faut aller voir les malades. Au retour on trouve toujours plusieurs sauvages qui viennent nous consulter sur différentes choses. Après midy, trois fois la semaine, se fait un grand catéchisme pour tout le monde ; de là on va par les cabanes con-

firmer les chrestiens et tafcher de gagner quelque idolâtre. Ces visites font d'une très grande utilité, et je remarque que le missionnaire ne manque jamais d'y faire quelque nouvelle conquête, ou d'y ramener quelque brebis égarée. Les visites se font aujourd'hui dans un quartier et demain dans un autre, estant absolument impossible de parcourir toutes les cabanes en un jour.

Quand nous revenons à la maison, nous la retrouvons toute pleine de nos fervents chrestiens qui viennent pour recevoir quelque instruction ou pour se confesser; c'est ordinairement en ce temps là que j'explique des images de l'ancien et du nouveau testament; ces sortes d'images frappent l'esprit du sauvage et luy aident beaucoup à retenir ce qu'on luy apprend; se fait ensuite la prière publique où tout le monde se trouve, et une demie heure d'instruction; au sortir de là, plusieurs veulent nous

parler en particulier, et souvent la nuit est déjà bien avancée, avant qu'on ayt pu contenter tout le monde. Voilà ce qui se fait tous les jours. Les famedys et les dimanches sont entièrement occupés pour les confessions : ainsi un missionnaire n'a icy que la nuit de libre, encore souvent prend-on ce temps là pour apprendre à quelques uns à chanter des hymnes.

Pendant l'hiver nous nous partageons en différents endroits, où les sauvages vont passer cette saison. J'avois pour moi l'hiver passé un assez gros village à trois liéues d'icy où après avoir dit la messe les dimanches, je venois encore la dire icy au fort, à nos François.

Il a passé par icy trois Messieurs du Séminaire de Quebec que Mgr l'Evesque envoyoit establir des Missions sur le Missisipi. Nous les avons reçu le mieux que nous avons pu, les logeant chez nous

et leur faisant part de ce que nous pouvions avoir dans une disette aussi grande que celle où nous avons été toute l'année dans le village. En partant nous les avons aussi engagés à prendre sept sacs de bled qui nous restoient, leur cachant notre pauvreté, afin qu'ils eussent moins de peine à recevoir ce que nous leur offrions. Dans une autre de nos Missions, nous avons encore nourri deux de leurs gens pendant tout cet hyver.

Comme ces Messieurs ne savoient pas l'Illinois, nous leur avons donné un recueil de prières et un catéchisme traduit, avec les remarques que nous avons pu faire sur cette langue, afin de les aider à l'apprendre ; enfin nous leur avons fait toutes les honnêtetés et toutes les amitiés possibles.

Demandez à Dieu, mon R. Père, qu'il me fasse la grâce de lui être fidèle et de remplir icy les desseins qu'il a sur moi pour l'avancement de sa gloire et l'en-

50 *Lettre du P. Marest.*

tière conversion des peuples qu'il a bien
vouloir confier à nos soins.

Je suis

Mon Révérend Père

Votre très humble et obéissant serviteur

GABRIEL MAREST S. J.



Lettre du P. Julien Binneteau, de
la Compagnie de Jésus, à un
Père de la même Compagnie.

Du Pays des Illinois 1699

MON Révérend Père

Pax Christi

Dieu continue d'estre icy servy,
malgré les oppositions du démon, qui
fuscite des gens tout à fait ennemis du
Christianisme : nous les nommons icy
Jongleurs. Ils font en public cent mom-
meries pleines d'impieté et ils parlent à
des peaux de bêtes, à des oiseaux morts,
comme à des divinités ; ils prétendent que
les herbes médicinales sont des dieux de
qui ils tiennent la vie, et qu'il n'en faut

H

point adorer d'autres ; ils chantent tous les jours des chansons en l'honneur de leurs petits manitous, comme ils les appellent : ils s'emportent contre nostre religion et contre les missionnaires. Où est le Dieu, disent ils, dont nous parlent ces robes noires ? Que nous donne-t-il, pour les aller entendre ? Où sont les festins qu'ils nous font ? car mon révérend Père, c'est par les festins que le parti du démon se soutient icy.

Quoique ces fortes de gens là paroissent fort éloignés d'embrasser le christianisme, plusieurs d'entre eux ne laissent pas cependant de respecter ou de craindre nos mystères et de faire bon visage aux missionnaires : il y en a mesme peu dont les enfants ne viennent à la chapelle ; plusieurs les y envoient et quelque motif qui fasse agir les parents, il y a espérance que les jeunes plantes porteront un jour leurs fruits, et que le méchant parti tombera insensiblement. Ce qui vous surprendra,

c'est que plusieurs de ces jongleurs, quand ils tombent malades, ont volontiers recours au missionnaire, et il y en a peu qui ne l'écoutent et qui n'avouent qu'il n'y a qu'un Grand Esprit, ouvrier de toutes choses, et qu'il faut seul adorer. Depuis peu, un des plus considérables s'est fait instruire, après avoir longtemps résisté; étant ensuite tombé malade et se sentant proche de la mort, il n'a point eu de repos qu'il n'ait enfin reçu le saint baptême en exhortant tous ses enfans à embrasser notre religion.

Les jeunes gens ne mettent point moins d'opposition au progrès du christianisme que les jongleurs. Ce sont, parmi eux, des monstres d'impuretés, qui s'abandonnent sans honte aux actions les plus infâmes; ce qui fait que nous ne voyons presque aucun jeune homme sur qui on puisse compter pour les exercices de la religion; il n'y a que les hommes entre deux âges ou les vieillards qui ayent de la constance.

En récompense les femmes et les filles ont de grandes dispositions pour la vertu, quoique suivant leurs coutumes, elles soient esclaves de leurs frères pour épouser ceux qu'ils jugent à propos, mêmes les hommes déjà mariés à une autre femme. Il s'en trouve néanmoins plusieurs parmi elles qui résistent alors constamment et qui aiment mieux s'exposer aux mauvais traitements qu'on leur peut faire, que de rien commettre, en cette occasion, contre ce que prescrit le Christianisme pour le mariage.

Il y a plusieurs ménages où l'homme et la femme vivent dans une grande ferveur, sans se soucier de ce que les jongleurs et les jeunes libertins peuvent dire ; ils sont toujours les premiers à l'église, assidus aux prières publiques, et soutiennent couragement le parti. Quelques uns s'assemblent chez un des plus considérables du village, et là tout l'entretien est de matière de piété, du catéchisme,

des prières qu'ils se font reciter les uns aux autres, ou enfin sur les cantiques spirituels. Comme les enfants sont persécutés pour la prière, je connois de bons chrestiens qui les exhortent à se retirer chez eux, s'offrant à les nourrir et leur faisant part de ce qu'ils ont, comme s'ils étoient leurs propres enfants.

Il y a aussi des femmes mariées à de nos françois qui feroient d'un bon exemple dans les maisons de France les mieux réglées ; quelques unes de celles qui sont mariées aux sauvages ont un soin extraordinaire d'entretenir la piété dans les familles ; elles instruisent elles mêmes leurs enfants ; elles exhortent leurs maris à la vertu, leur demandent le soir s'ils ont fait leurs prières, les portent à frequenter les sacrements, et pour elles, elles se confessent au moins tous les huit jours et communient souvent.

Après vous avoir parlé de la mission, je vous diray quelque chose, mon Révé-

rend Père, des missionnaires. Le P. Gabriel Mareft y fait des prodiges : il a les plus beaux talents du monde pour ces missions ; il a appris la langue en quatre ou cinq mois jusqu'à en faire maintenant des leçons à ceux qui sont icy depuis longtems, il est d'une fatigue incroyable, et son zèle lui fait regarder comme rien, tout ce qu'il y a de plus difficile. Je n'aurai jamais de repos, dit il, tant que je vivrai ; je ne croirai jamais en avoir assez fait.

Nous avons trois chapelles et nous faisons le catéchisme en quatre endroits. Des Kikabous, pareillement Illinois, se sont logés auprès de nous pour faire du bled dans le voisinage de nostre premier village ; ils ont part à la parole de Dieu ainsy nous ne manquons pas d'occupation icy tous deux. Nostre maison ne désert pas, depuis le matin jusqu'au soir, de gens que viennent se faire instruire et se confesser : il a fallu faire nos cha-

pelles plus grandes qu'elles n'estoient. Le cher Père Mareft se livre un peu trop à son zèle : il travaille excessivement le jour, et veille la nuit pour se perfectionner dans la langue ; il voudroit en cinq ou six mois favoir tout le dictionnaire. Dieu nous conserve un si brave missionnaire ; il ne vit que d'un peu de bled cuit, où il mêle quelquefois un peu de petites fevès, et il mange un melon d'eau qui lui sert de boiffon. Il y a un autre missionnaire à soixante lieues d'icy qui vient nous voir tous le hivers, il est de la Province de Guyenne et se nomme le P. Pinet, si vous le connoissiez, je vous en dirois davantage de lui. Il a eu le bonheur d'envoyer au ciel l'âme du fameux chef Pé'ouris et de plusieurs jongleurs, et a attiré à nos chapelles, diverses personnes qui sont l'exemple du village par leur ferveur : il me reste à vous parler de ce qui me regarde.

Je suis presentement à hiverner avec une partie de nos sauvages dispersés. J'ai

esté depuis peu aux Tamarois, en voir une partie sur le bord d'un des grands fleuves du monde, que nous appelons pour cela le Missisipi ou la grande rivière ; on en a découvert plus de sept cent lieues où elle est navigable, sans en avoir encore trouvé la source. Je dois retourner chez les Illinois de Tamaroa le printemps ; il y a une fort grande différence de ce climat icy à celui de Québec, où le froid est long et les neiges fort hautes, au lieu qu'icy d'ordinaire le neige ne dure que fort peu. A peine tout ce mois cy de Janvier avons nous senti le froid ; la vigne se voit attachée aux arbres de tous costés et montant jusqu'au haut, le raisin en est sauvage et n'approche pas de la bonté de celui de France. Il y a une infinité de noyers et de pruniers de différentes espèces ; on y voit encore quelques petites pommes. Il se trouve icy deux autres fortes d'arbres fruitiers que l'on ne connoit point en France, ce sont des Affi-
mines

mines et des Piakimines : le fruit en est bon : de tous nos autres beaux fruits de France nous nous en passons en ce païscy. Le gibier y est en quantité ; les canards, outardes, oies, cignes, grues, poulets d'Inde ; le bœuf, l'ours et le chevreuil sont les grosses viandes que l'on mange au païs de chasse. Le bœuf en ce païs est d'un brun tirant sur le noir ; c'est ce qu'on appelle le busle en Europe ; il a une grosse bosse vers le chignon du cou, le poil fort épais, comme ce luy des moutons en France, et nous fait de bonnes couvertures de lit. On voit encore plusieurs autres animaux, comme chats sauvages, loups cerviers, rats de bois ; la femelle de ceux cy porte ses petits dans une espece de bourse qu'elle a sous le ventre.

Voicy quelle est la vie de nos sauvages ; ils partent sur la fin de septembre pour chasser. Tout le monde marche, ou se rend en pirogue au lieu de l'hivernement.

De là, les plus lestes hommes, femmes, filles, vont dans les terres chercher le bœuf; cet animal est dangereux, courant résolument sur celui qui l'attaque, surtout quand il est blessé; il souffle d'une manière furieuse, et jette des œillades terribles. Quand les sauvages l'ont tué ils enlèvent particulièrement la viande de dessus les côtes, la partagent en deux moitiés; cette viande est ensuite exposée pendant quelque temps sur un gril de bois de trois ou quatre pieds de haut, sous lequel on fait un feu clair, puis on la plie; ainsi desséchée, elle se garde fort longtemps sans se corrompre. On appelle ces sortes de pièces des plats-côtés dont il se fait grand débit au village, quand on est de retour. Cette chasse finit vers le temps de Noël; les sauvages en reviennent chargés de ces plats-côtés, et il est surprenant combien les hommes et les femmes portent pesant dans la marche. Le reste du temps jusqu'au

mois de mars se passe dans l'hivernement, où les femmes pressent sans cesse ; les hommes vont de fois et d'autres chasser le chevreuil ou des ours, sinon ils jouent, dansent, chautent, *partisque fruuntur*. Ce sont tous gentilshommes, vivant, sans autre mestier, que celuy de la chasse, de la pesche et de la guerre.

La me que les sauvages mènent au village est à peu pres de même que celle de l'hivernement ; les femmes seules y labourent et sèment la terre ; ce qu'elles font avec grand soin ; aussi pour l'ordinaire les bleds font-ils fort beaux et en abondance. La fainéantise où vous voyez que vivent les homes, est la source de toutes leurs débauches, et de l'aversion qu'ils ont pour la religion chrestienne. Le bal se tient icy comme en France, tandis que dans une cabane des danseurs suivent la cadence d'une espèce de tambour, vous entendez d'un autre costé quelque vieille qui chante.

J'oublois de vous parler de nos jardins ; un de leurs plus beaux ornemens est ce que nous appelons les melons d'eau ; ils viennent exorbitamment gros ; le gout en est fort doux, et ils sont différents de nos melons en ce qu'ils ne jaunissent pas : ils se mangent sans sel, et la quantité n'en est pas malfaisante.

Violà, mon R^d Père, un petit narré du climat et 'des mœurs des nos Illinois Les jeunes-enfants nous y donnent toujours une grande espérerauce pour l'avenir, ils ont un empressement merveilleux pour se faire instruire, et l'enviè d'avoir une aiguille, et un grain rouge, ou quelque petite croix ou médaille, fait qu'ils s'appliquent à bien répondre et qu'ils apprennent beaucoup en peu de temps.

Je suis

Mon révérend Père

Votre très humble et très obéissant serviteur en Nostre Seigneur,

JULIEN BINNETEAU
de la Compagnie de Jésus.



Lettre du Père Jacques Bigot de
la Compagnie de Jésus, à un
Père de la même Compagnie.

Du Pays des Abnaquis 1699

MON révérend Père,
Pax Christi.

Je partis sur la fin du mois
d'aoust, pour aller dans une de nos missions
de l'Acadie, prendre la place de mon
frerè qui estoit incommodé. I'y arrivai
la veille de la Nativité de la Sainte
Vierge, où j'eus d'abord la consolation de
confesser avec luy et de communier plus
de deux cents de nos sauvages. Comme
c'est le premier hyver qu'on ait passé

dans ce village tout récemment estably, je vous avoueray que j'ay en quelque chose à souffrir, taut pour le logement que pour les vivres; mais toutes ces peines ne sont rien en comparaison de la consolation que j'ay eu de jouir dans cette mission des fruitts des travaux de mon frère, et d'y trouver la plupart des sauvages dans une très grande ferveur. On ne fauvoit entrer dans leur chapelle, fans qu'on y en trouve quelqu'un adorant Jésus Christ dans le Saint Sacrement; ils s'excitent les uns les autres dans ce saint exercice, et tachtent de tesmoigner par là combien ils sont reconnoissants de l'honneur que leur fait ce Dieu caché, de demeurer ainfty dans leur paùvre chapelle, quelques uns y viennent dès trois heures du matin; plusieurs y passent les deux heures entières à genoux; j'en connois qui ne manquent jamais d'y aller tous les jours à midy.

D'autres en revenant de la forest, après

avoir mis leurs charges de bois dans leurs cabanes, vont aussitôt saluer Notre Seigneur. Comme la plus grande partie des sauvages de ce village ne sont baptisés que depuis peu de temps, et qu'ils n'ont pu être tout à fait instruits, j'ay toujours fait deux instructions publique dans la chapelle, et une troisième dans une cabane particulière pour leur apprendre et pour leur expliquer des chants sur les mystères; celà ne les contentoit pas encore, de sorte que quand j'allois dans le cabanes, ils me faisoient mille questions, importunité sans doute bien agréable. Dès que je faisois le cri dans le village pour l'instruction des enfants, plusieurs, tant hommes que femmes venoient se joindre à eux pour en profiter. Quelques uns dès la fin de septembre, avoient coutume de se retirer dans les bois jusqu'au printemps, pour y passer l'hyver plus commodément; cette année, ceux là ont différé plus de trois

mois à le faire, afin de pouvoir estre instruits.

Je desesperei quasi de la conversion de deux jeunes sauvages d'environ vingt cinq ans, grace à Dieu, ils ont tellement changé depuis quelque temps, qu'aujourd'hui je suis autant consolé de leur ferveur et de leur docilité que j'estois auparavant affligé de leur fierté et de leur indifférence pour le Christianisme. Un troisième estant retombé dans ses désordres, après avoir esté baptisé, j'ay esté obligé de moderer les mortifications et les austerités que xouloient faire deux de ses parentes pour obtenir de Dieu sa conversion.

Une jeune femme en'est venue dire que, depuis deux ans, elle avoit promis à Dieu de ne se jamais remarier, qu'elle vouloit lui garder sa parole et que pour cela elle me prioit de dire à ses parents de ne luy plus parler de mariage.

Une autre de même age, dans la première communion qu'elle fit après la mort de
de

de son mari, promet à Jésus Christ de ne se plus marier. Comme je la blâmois d'avoir fait cela sans m'en avoir parlé, elle m'a dit tout simplement que, possédant Jésus Christ après la communion, elle n'avoit pu s'empescher de luy dire: Je suis maintenant toute à vous, mon divin Jésus, et jamais je n'auray d'autre espoux que vous. Je ne puis vous exprimer tout ce qu'a voulu faire cette fervente chrestienne pour le repos de l'ame de son mary.

Depuis quelques jours nos Abnaquis ont commencé à rendre par échange les Anglois qu'ils avoient pris en guerre, et c'est icy, mon révérend Père, où la religion Catholique a triomphé de l'hérésie en la personne mesme des enfants. Selon l'accord fait entre les deux nations, il est libre à ceux qui ont plus de quatorze ans de rester chez les ennemis, mais on a droit de part et d'autre de reprendre, malgré eux, ceux qui sont au deffous de

cet âge. Quand on vint à ramener un pauvre enfant de douze à treize ans, vous n'euffiez pu retinir vos larmes, voyant comme il conjuroit les sauvages de le retenir ; Je vais me perdre, s'écroit il en pleurant, gardez moi avec vous, afin que je ne fois point damné. Il confondit le capitaine de sa nation, qui estoit venu faire l'échange, luy soutenant que les François et les Sauvages prioient beaucoup mieux que les Anglois. Quelques jours auparavant, à Québec, un jeune Anglois, en pareille circonstance, avoit fait la même confusion à un miuistre, en presence de M. le Gouverneur. Quatre filles Angloises ont absolument refusé de retourner à Boston, et ont mieux aimé demeurer avec nos Sauvages que de se mettre en danger, ont elles dit, d'estre perverties par les ministres. Une autre vient de me dire qu'elle estoit resolue d'en faire autant, ne comptant pour rien, m'a-t-elle dit, la dureté de la vie miséra-

ble et pauvre des Sauvages pour se conserver dans la vraie religion. Sept petits Anglois ayant entendu parler que l'échange alloit se faire, se font cachés dans les bois, de peur qu'on ne les ramenast ; deux autres, plus avancés en âge, et qui sont morts, il y a quelques mois, après avoir fait icy leur première communion, m'avoient bien assurés qu'il ne retourneroient point. Cette ferveur des Anglois parmy nous, doit faire honneur à nos bons Sauvages, qui ont un soin et un zèle admirable, pour les mener aux missionnaires, et pour les instruire eux mêmes, dès qu'ils les ont pris. Je les trouve d'abord fort prévenus contre nous ; mais peu à peu ils se laissent persuader par la dévotion et par l'affiduité à la prière de nos Abnaquis ; ce qu'ils ne voient point, disent ils, dans leur colonie.

Je vous écris cecy, mon reverend Père, sur le bord de la mer, où je suis avec nos sauvages, qui y sont venus pour traiter de

paix avec un vaisseau anglois qui y est à la rade. Le voyage m'a extrêmement fatigué, outre que nous manquons quasi de vivres à cause du mauvais temps ; j'en avois un peu apporté ; mais dès la première nuit, un chrestien, qui avoit bon appetit, mange a le sac de cuir où je les avois mis et n'épargne pas ce qu'il y avoit dedans. Nous nous regalons d'huitres, que nous allons prendre, quand la mer est basse : c'est aussi tout ce que nous avons à manger, depuis quelque temps. Le capitaine du vaisseau dit d'abord que le Gouverneur de la Nouvelle Angleterre vouloit absolument que les Abnaquis chassassent les missionnaires françois, et qu'il leur en donneroit de sa nation. Nous n'en ferons rien, dirent aussitost les capitaines Abnaquis. Vous voudriez nous faire prier comme vous, mais vous n'en viendrez pas à bout. La proposition des Anglois les a tellement irrités, qu'ils ont répondu que l'Anglois eut à sortir de leur

pays, qu'ils ne souffriroient jamais, qu'il s'y établisse : que par leur choix ils s'estoient donnés au grand capitaine des François et qu'ils ne reconnoissoient que luy. Les Anglois en ont mal usé d'ailleurs, en retenant depuis trois ans, malgré leur parole donnée plusieurs fois, deux Abnaquis, par les quels ils ont retiré des mains de ces sauvages plus de trente Anglois, promettant toujours de rendre ceux qu'on leur avoit demandé, et cependant n'en avoient encore rien fait. Il faut avouer aussi que d'un autre costé, les Abnaquis, animés par cette perfidie, leur ont pris et tué bien de monde.

Le capitaine anglois m'a fait faire beaucoup d'honnêtetés, m'invitant même à venir sur son bord ; mais je n'ay eu garde de me mettre ainsi entre ses mains ; si je l'avois fait, je crois que de longtemps je n'aurois revu ma chère Mission. Je me suis contenté de lui escrire une lettre de remerciement. Je pars pour Quebec avec

quelques uns denos sauvages, pour rendre compte à Mr. le Gouverneur de ce qui s'est passé dans cette entrevue avec l'Anglois.

J'arrive de Quebec, après avoir salué et entretenu Monsieur le Gouverneur qui est très content de la maniere dont nos Abnaquis, ont repondu aux Anglois. Je m'etois remis au plus tost sur les glaces, afin d'arriver à l'Acadie avant que les rivières fussent déprises; mais le degel me surprit au bout de quelques jours, ce qui augmenta la fatigue du voyage de telle sorte qu'une grosse fièvre me prit: je croyois en mourir le jour de l'Annociation de la Sainte Vierge, et on me ramena le mieux qu'on pût à Quebec, où j'ai esté malade près de cinq semaines. Je repartis enfin après Pâques, et par mon retour je donnai bien de la joye à mes cher sauvages, qui me croyoient mort. Aufitost je me mis à parcourir les trois villages, pour les confesser, leur faire faire

leurs Pâques, et les fortifier contre les sollicitations des Anglois, qui font tout ce qu'ils peuvent pour les engager à recevoir des ministres. Toutes ces fatigues m'ont redonné la fièvre, je n'ay pas laissé cependant de faire toutes mes fonctions et je n'ay passé qu'un jour sans avoir eu la consolation de dire la messe.

Je suis, de Votre Révérence
Mon Révérend Père
Le très humble et très obéissant
serviteur
JACQUES BIGOT.

